

Transferts de technologie, développement rural et modes de consommation en Asie (Note)

Gilbert Étienne

Volume 15, numéro 3, 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/701700ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/701700ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Étienne, G. (1984). Transferts de technologie, développement rural et modes de consommation en Asie (Note). *Études internationales*, 15(3), 533–541.
<https://doi.org/10.7202/701700ar>

NOTES

TRANSFERTS DE TECHNOLOGIE, DÉVELOPPEMENT RURAL ET MODES DE CONSOMMATION EN ASIE

Gilbert ÉTIENNE*

Enjeu crucial entre tous, comment nourrir les hommes et leur donner du travail dans cet énorme continent asiatique qui, de l'Afghanistan à la Chine, abrite plus de deux milliards d'habitants, soit en gros, les deux tiers de l'ensemble du Tiers Monde ? Devenue très aiguë la question n'a pourtant rien de nouveau dans l'histoire universelle dont les enseignements sont trop souvent négligés par les spécialistes du développement contemporain.

I – LES ENSEIGNEMENTS DE L'HISTOIRE

Le premier enseignement tient aux techniques de production agricole. Tout système finit par plafonner faute d'innovations. L'introduction ou l'absence de celles-ci, liées l'une et l'autre aux systèmes d'encadrement des hommes, expliquent et les périodes d'expansion et les crises de subsistance. Songeons par exemple à l'essor de l'Europe médiévale des XII^{ème} et XIII^{ème} siècles, à celle de la Chine dans ses grandes heures, ou aux phases de rupture lorsque la population poursuit sur sa lancée alors que les innovations tarissent, accompagnées, selon les cas, d'affaiblissements de l'encadrement politique et administratif, aggravées par les guerres, les calamités naturelles comme les épidémies : la chute de l'Europe au XIV^{ème} siècle, celle de la Chine dès l'aube du XIX^{ème} siècle¹.

Un second enseignement tient à la relation entre population rurale et urbaine, emploi dans l'agriculture, l'industrie et le secteur tertiaire. L'Europe du XIX^{ème} siècle a réussi, non sans douleur, à absorber le trop plein des campagnes grâce à l'essor de l'économie urbaine, lui-même lié à la plus grande productivité de l'agriculture. Or ce schéma peut-il se répéter dans le Tiers Monde d'aujourd'hui, en particulier en Asie ?

II – LE POINT DE DÉPART AGRICOLE AUTOUR DE 1950

Avant les débuts de modernisation, les paysans chinois, les meilleurs paysans indiens et javanais obtenaient avec les moyens traditionnels, irrigation, engrais organiques, semences locales, dans les 1200 à 1500 kg/ha de blé ou de riz décortiqué, et à peu près le même chiffre pour le maïs, ce qui constituait le maximum possible ou presque.

* *Professeur aux Instituts universitaires de Hautes Études Internationales et d'Études du Développement, Genève.*

1. Pour plus de détails cf. l'ouvrage publié sous la direction de Pierre GOUROU et Gilbert ÉTIENNE, *Des Labours de Cluny à la Révolution Verte*, Paris PUF, à paraître en 1984.

Revue Études internationales, volume XV, n° 3, septembre 1984.

Dans une première étape, les progrès de l'agriculture traditionnelle ont permis de gagner de nouvelles terres, tendance qui arrive, vers 1960, à ses limites. Et encore, il arrive que des terres marginales soient mises en valeur avec de faibles rendements. Regardons la carte. Où reste-t-il des espaces vierges et favorables à l'agriculture? L'Inde, le Bangladesh, la Chine, l'île de Java (plus de 60% de la population indonésienne) sont au bout de leur course. Moyennant de gros travaux d'irrigation, le désert peut encore un peu reculer au Pakistan. La marge de manoeuvre n'est ou n'était assez large que dans quelques pays ou territoires assez peu peuplés: en Birmanie et en Thaïlande, dans certaines grandes îles indonésiennes.

Contrairement à de nombreux pays d'Afrique noire et d'Amérique latine, la plupart des pays asiatiques ont le dos au mur, et, de surcroît, dans maintes régions, les densités rurales au km² arrivent à 400, 500 parfois 1000 ou plus, phénomène qui n'est pas près de s'arrêter, même aujourd'hui, malgré le recul de la natalité dans de nombreux pays. Lorsque les densités sont basses (100 à 200) le milieu physique est souvent ingrat, comme nous allons le voir.

Pour produire plus d'aliments il faut augmenter les rendements à l'hectare, et le nombre des récoltes sur le même sol en une année. Autre facteur déterminant: l'emploi. Au début des années 1950, nombre de planificateurs nationaux et d'experts étrangers voulaient répéter le modèle de l'Europe du XIX^{ème} siècle, c'est-à-dire résorber le chômage et le sous emploi rural grâce à l'industrialisation et l'essor des villes. En moins de dix ans cet espoir s'effondre, quelles que soient les options idéologiques de la Chine à l'Inde, en passant par l'Indonésie, le Pakistan ou le Sri Lanka.

Le principal facteur qui fausse les règles du jeu est la démographie. Dans l'Europe du XIX^{ème}, rarement la croissance de la population dépasse 1% par an, alors qu'en Asie (comme d'ailleurs dans beaucoup d'autres pays en développement) elle est de 2% ou davantage. En conséquence, quel que soit le taux d'industrialisation, les villes et leurs nouvelles usines ne parviennent pas à absorber tout le surplus rural.

Ces constatations conduisent aux deux impératifs suivants: pousser la productivité des terres, développer au maximum l'économie rurale – et pas seulement l'agriculture – pour créer plus d'emplois dans les campagnes. Comme nous le verrons, ces deux objectifs sont liés à l'expansion de l'économie urbaine et de la grande industrie.

III – LES INNOVATIONS TECHNIQUES DANS L'AGRICULTURE

En dépit d'une abondante littérature sur le développement autocentré, (*self-reliance*) sur les communautés villageoises et leurs « capacités créatrices », force est de constater que depuis des millénaires, un grand nombre d'innovations techniques ne sont pas nées du milieu local, mais sont venues de l'extérieur, et souvent de fort loin. Pensons aux systèmes de puits avec roue et engrenage d'origine probablement gréco-méditerranéenne qui se propagent jusqu'en Chine. Dans ce dernier pays, les premières variétés de riz précoce viennent de l'Annam au XI^{ème} siècle. Songeons aussi aux nouvelles plantes, le coton qui va de l'Inde en Chine, les patates douces, les pommes de terre, le manioc, le maïs, les piments, les arachides qui, après la découverte des Amériques, sautent par dessus les océans et les continents pour pénétrer en Afrique et jusqu'au fond de la Chine et de l'Afghanistan.

Dans les temps anciens, les innovations techniques provoquaient en général des hausses modérées des rendements, face à un croît démographique lui-même dépassant très rarement 1% par an, qu'il s'agisse de l'Europe ou de l'Asie.

Vers 1960, les hausses de productivité rendues nécessaires par le manque de terre et la pression démographique ne pouvaient plus être assurées par les seuls moyens traditionnels, même améliorés. Par ailleurs, laissée à elle-même, la recherche agronomique au niveau national progressait lentement, ou risquait de ne pas profiter de ce qu'Alfred Sauvy appelle les « raccourcis techniques » ou les transferts de technologie.

Ceux-ci entrent dans la phase décisive au cours de la décennie 1960-1970. En soutenant les efforts entrepris dans les pays asiatiques, les Fondations Ford et Rockefeller, puis la U.S. AID, jouent un rôle capital. L'Institut du Mexique, (blé maïs), l'Institut de Recherche qui vient de s'ouvrir aux Philippines (riz) collaborent avec les centres de recherche dans la plupart des pays asiatiques à une grosse exception près la Chine².

Pour le blé d'origine mexicaine, les premières variétés testées entre 1964 et 1966 en Inde, au Pakistan, en Afghanistan, donnent des résultats positifs. Croisées par la suite avec de nouvelles variétés indigènes, elles se propagent en quelques années dans tout le nord-ouest de l'Inde, au Panjab pakistanais, plus lentement (vers 1970) en Afghanistan, de manière très nette au Bangladesh après 1975.

Parallèlement, les instituts nationaux de recherche se renforcent avec la collaboration des Fondations, du gouvernement des États-Unis, de la Banque Mondiale. L'industrie des semences, leur multiplication, leur renouvellement avancent à des rythmes variables selon les pays.

La recherche agronomique ne peut être prise isolément. Les nouvelles variétés exigent plus d'eau que les anciennes³, d'où l'expansion de l'irrigation, notamment par puits tubés à pompe en Inde et au Panjab pakistanais⁴. L'ensemble de l'outillage est de fabrication locale en Inde, une partie croissante au Pakistan. Troisième volet, les engrais chimiques dont la production augmente tout en étant renforcée par des importations. Quant aux pesticides (ces variétés sont souvent plus vulnérables que les anciennes) ils sont en partie fabriqués sur place, en partie importés. Pour ces deux types de produits, les efforts technologiques extérieurs permettent de gagner beaucoup de temps et, souvent, représentent la solution la plus rentable⁵.

La progression des nouvelles variétés de riz est moins fulgurante, en grande partie pour des raisons techniques, du fait aussi des micro-climats qui exigent plus de variétés. Les premières semences diffusées par l'Institut des Philippines donnent d'excellents résultats à Java. En revanche, au Bangladesh, en Inde, elles répondent mal aux conditions locales. À un rythme plus lent que pour le blé, des progrès apparaissent néanmoins en Inde et chez ses deux voisins du sous-continent. Bien d'autres pays, La Malaysia, la Thaïlande, le Sri Lanka, profitent à des degrés variables de ces progrès.

Comment ceux-ci se posent-ils dans le concret lorsque jouent, sans trop d'à coups, semences, eau, engrais, éventuellement pesticides? La production augmente de manière spectaculaire. En 1963-1964, dans le nord ouest de l'Inde, nous notions des rendements de

2. Il est curieux de constater que ce n'est pas la FAO qui joue le rôle moteur dans ce mouvement!

3. Les nouvelles semences réagissent mieux que les variétés traditionnelles aux engrais chimiques, qui, eux-mêmes, exigent plus d'eau pour les cultures. Les trois facteurs semences, eau, engrais chimiques sont donc indissociables.

4. Tendence qui était déjà en marche avant l'arrivée des nouvelles semences. À noter aussi l'énorme expansion des puits tubés à pompe en Chine du nord.

5. Voir les résultats assez limités des petites usines d'engrais azotés en Chine. En 1972-1973, les Chinois commandent treize grands complexes d'usines d'ammoniaque et d'urée à des entreprises américaines, françaises et japonaises.

blé de 1200-1300 kg/ha, moyennes qui doublent en dix ans ou moins, tandis que nombre de paysans poussent à 3000-4000 kg/ha. Dans les deltas rizicoles du sud-est, les rendements du riz décortiqué passent de 1400 à 2000 kg/ha ou plus. Au Pakistan, le mouvement est manifeste, même si les scores sont moins élevés.

La Chine ne resserre ses liens avec les centres de recherche étrangers que depuis la mort de Mao Zedong (1976) ou peu avant. Par ses propres moyens, elle a mis au point des variétés hybrides de maïs et de sorgho, certaines variétés de riz⁶. Elle se rend compte aujourd'hui qu'elle a intérêt à profiter des acquis réalisés ailleurs de manière à renforcer ses propres instituts de recherches, souvent peu avancés et fort malmenés pendant la révolution culturelle.

Ces innovations techniques expliquent dans une large mesure le recul des importations de céréales qu'on observe en Asie, à quelques exceptions près, notamment la Chine et le Bangladesh, pour des raisons d'ailleurs très différentes. Lorsqu'on se souvient des risques très graves de famine qui menaçaient l'Inde en 1965 et 1966, lorsqu'on reprend les tendances de la production et de la population dans les principaux pays à l'époque, on frémit à l'idée de ce qui aurait pu se passer, faute de semences à haut rendement accompagnées des autres intrants indispensables.

IV – DE FORTES DISPARITÉS RÉGIONALES

Ces résultats relativement satisfaisants à l'échelle des économies nationales marquent d'énormes écarts à l'intérieur de la plupart des pays. En effet, le facteur hydraulique, véritable sésame ouvrant la voie aux semences et engrais, ne joue pas partout. De vastes régions (plateaux afghans, Inde péninsulaire, plusieurs régions de Chine, entre autres dans le nord et le nord-ouest) reçoivent des pluies faibles et très incertaines tout en manquant de possibilités d'irrigation, ce qui réduit ou atténue beaucoup la portée des engrais chimiques. Dans ces conditions, même les plus fines techniques de *dry farming*, feront rarement dépasser les 600-1000 kg/ha de grain et, bien entendu, il sera exclu d'introduire une seconde récolte en saison sèche.

D'autres régions sont dotées de bons sols, de pluies relativement abondantes, d'un potentiel adéquat d'irrigation, mais la maîtrise de l'eau n'est pas satisfaisante. Faute de drainage, des terres souffrent d'excès d'eau à la mousson, même par pluies normales. Les inondations menacent quand les précipitations sont fortes. Nécessaire comme appoint à la mousson, l'irrigation devient encore plus indispensable en saison sèche. Or elle fait souvent défaut. Conséquence de l'excès d'eau, les nouvelles variétés (plus courtes que les anciennes) seraient noyées, les engrais emportés. Conséquence du manque d'irrigation en saison sèche: pas de seconde récolte. Pour ces raisons, de très vastes régions restent semi-stagnantes avec des rendements de riz par récolte de 500 à 1000 kg/ha: les belles plaines de l'est de l'Inde et du Bangladesh, une partie des plaines de Birmanie et de Thaïlande⁷. Certaines régions de Chine font un peu mieux, tout en restant très en deçà des résultats obtenus dans les districts avancés.

6. Dans les districts avancés, le riz donne aujourd'hui 3000-3500 kg/ha, sinon davantage, le maïs ou le blé 3000-4000 kg/ha.

7. Il existe bien sûr des zones irriguées et drainées donnant de meilleurs rendements, mais il s'agit d'espaces limités.

Ces écarts de croissance se traduisent par de fortes disparités régionales de revenus, phénomène regrettable, mais inévitable. À l'échelle nationale, il fallait faire vite, quelles que soient les options idéologiques, de manière à dégager des surplus de grain. Pour l'avenir on peut distinguer les espaces mal dotés par la nature où la croissance agricole restera faible, et ceux qui, tout en étant encore très pauvres (Est de l'Inde, Bangladesh) jouissent d'un beau potentiel à mettre en valeur, ce qui permettra d'accroître les stocks pour les régions déficitaires et en cas de mauvaises années⁸.

V – VERS L'AVENIR

Les régions avancées d'Asie permettent de tracer le schéma suivant que nous appelons processus global de développement rural : la production agricole de base (céréales) progresse à forte cadence, les plantes commerciales, les activités secondaires (fruits, légumes, volailles, porc, lait, pêche) se développent ; petite industrie, commerce vont de l'avant en même temps que les routes et, selon les cas, l'électrification des villages. En bref : hausse de la production et diversification de l'économie rurale, agricole et non agricole. En conséquence le niveau de vie, y compris celui des pauvres, s'élève, phénomène lié à l'élargissement du marché du travail⁹.

L'importance des facteurs techniques ressort avec une netteté croissante. À Java (enquête de J.L. Maurer) où la terre est rarissime, un paysan s'assure des conditions de vie décente avec un demi ha en doubles récoltes annuelles grâce à une bonne maîtrise de l'eau, aux semences, aux engrais et pesticides. Dans les villages avancés de Chine que nous visitons en 1982, la barre tombe jusqu'à 0,3 ha, moyennant, comme à Java, le soutien du petit secteur agricole secondaire. Dans tous ces cas, les rendements du riz doivent être élevés (3000-3500 kg/ha) et les doubles récoltes assurées. Dans les bonnes rizières du Sud Est de l'Inde, où les rendements sont moins élevés, la barre remonte à 0,6-0,8 ha.

Dans des régions comme les plaines de Thaïlande, les exigences de hauts rendements sont un peu moins fortes, mais elles s'accroissent dans la mesure où la réserve de terres vierges est en train de disparaître.

VI – UN NOUVEAU MODE DE PRODUCTION

Les régions avancées d'Asie sont rarement la copie conforme du modèle occidental, tout en ne correspondant plus au modèle traditionnel. Au contraire, le trait saillant tient à la combinaison des nouveaux facteurs indispensables à la forte hausse des rendements (semences, engrais, selon les cas pesticides¹⁰, souvent pompes d'irrigation) et au maintien de plusieurs pratiques culturelles traditionnelles : labours à l'araire, semis et sarclages à la main, récolte à la faucille, battage, vannage... Le tracteur et le motoculteur ne sont plus des objets

8. La plupart des États asiatiques ont à la fois amélioré leur politique de prix agricoles et leur politique de stockage du grain depuis les années 1970.

9. Le lecteur pardonnera ces remarques très succinctes. Pour plus de détails cf, entre autres, Hélène MARCHISIO *La vie dans les campagnes chinoises*, Paris, Centurion, 1982, J.L. MAURER, Thèse de doctorat sur le développement rural en Indonésie, Genève Institut Universitaire de Hautes Études Internationales, 1983 ; G. ÉTIENNE, *Développement Rural en Asie*, Paris, PUF, Coll. Tiers Monde, 1982.

10. Les pesticides sont surtout nécessaires en saison des pluies beaucoup moins pour les cultures irriguées en saison sèche. La recherche agronomique s'oriente vers des variétés qui, déjà génétiquement sont moins vulnérables aux parasites, ce qui réduit les besoins en pesticides.

insolites, mais ils sont loin de dominer partout et leur impact sur la hausse des rendements est beaucoup moins important que les facteurs sus-mentionnés.

Dans ce schéma, les rendements peuvent monter à des niveaux proches de ceux de nos bonnes régions agricoles européennes, tout en accroissant les besoins en main d'oeuvre.

Différentes autres techniques (biogaz, lutte écologique contre les parasites, économie d'engrais chimiques grâce à des pratiques culturales plus fines) peuvent intervenir avec un poids variable, mais elles ne constituent pas une alternative au choix évoqué dans cette étude.

VII – DE CONSTANTES MUTATIONS

Il est curieux d'entendre dire que la révolution verte accroît la dépendance du tiers monde par rapport aux pays industrialisés. Ce n'est certes pas le cas en Asie. Les apports extérieurs en matière de recherche agronomique contribuent à améliorer les travaux entrepris dans les instituts nationaux. De nombreuses industries soutenant l'agriculture (outillage, engrais, pesticides, ciment, équipement électrique) prolifèrent par de multiples voies: grandes unités livrées clés en mains par l'étranger, *joint ventures*, contrats de licence qui renforcent les capacités à créer d'autres usines par les moyens du pays, construction d'usines sans appui extérieur (ciment, machines), multiplication par des techniques rustiques¹¹ des petites usines de pompes, de moteurs, de batteuses souvent en milieu rural comme on l'observe en Chine, en Inde, au Pakistan.

Les besoins et les formes de coopération internationale se modifient au gré de la progression des industries. Ainsi, aujourd'hui, pratiquement tous les pays d'Asie ont intérêt à s'appuyer sur le *know how* occidental ou japonais en matière d'exploration et d'exploitation du pétrole et du gaz en mer. Par ce biais, les besoins en carburant et en électricité de l'économie urbaine et rurale sont mieux satisfaits, et il est possible de créer de nouvelles usines d'engrais azotés.

On conviendra que ces formes de dépendance, ou plutôt d'interdépendance¹², sont préférables pour les pays asiatiques à une dépendance trop lourde en grain étranger¹³. De plus, tout ce mouvement a d'importantes retombées sur le marché du travail, en dehors de l'agriculture.

VIII – NIVEAU DE VIE ET MODES DE CONSOMMATION

Lorsque le processus global de développement rural joue sans trop de failles, les pauvres ne restent pas en dehors du mouvement, ou tout au moins beaucoup d'entre eux. Les salaires des manoeuvres agricoles augmentent en termes réels, les possibilités de travail s'élargissent, les petits propriétaires se débrouillent pour acquérir semences et engrais. S'ils n'ont pas de pompe, ils achètent l'eau du voisin ou bénéficient du canal. Les paysans moyens passent d'une frugalité sévère à des conditions meilleures. Les rares notables font évidemment des grains très sensibles.

11. Ces techniques sont très rarement « douces ». Elles exigent un dur travail !

12. N'oublions pas nos intérêts toujours plus évidents à coopérer avec le Tiers Monde. Cf. plus bas.

13. L'auto-suffisance en céréales ne doit pas être érigée en dogme. Il peut être préférable d'importer du grain si, par exemple, la production de coton, d'oléagineux rapporte plus.

Quels sont les effets de ces transformations socio-économiques sur les modes de consommation ? Les plus pauvres achèteront un deuxième assortiment de vêtements, mangeront un peu plus. À un degré supérieur de revenus (paysans moyens) l'habitat va s'améliorer, les vêtements seront plus variés, l'alimentation devient un peu moins monotone (baisse des céréales, un peu plus de légumes, de viande, de fruits, le lait, de sucre, de thé...) Les biens semi-durables, bicyclette, montre, machine à coudre¹⁴, radio, se propagent.

Dans cet éventail, les influences occidentales sont finalement limitées. Le vêtement, l'alimentation font peu d'emprunts à l'extérieur ou, alors, les produits venus, à l'origine du dehors, sont naturalisés. Qui pourrait aujourd'hui voir dans la bicyclette un objet étranger ? Même les boissons gazeuses (coca-cola et autres) sont assimilées au paysage local¹⁵ et d'ailleurs coexistent avec les boissons plus anciennes (le thé) au lieu de les remplacer.

Les Asiatiques restent particulièrement conservateurs en matière alimentaire, sous réserve du progrès de la consommation du blé dans plusieurs régions rizicoles, phénomène déjà ancien. Le pain de type occidental se limite à de petites couches aisées des classes urbaines. Les super marchés – avec beaucoup de produits agro-alimentaires manufacturés sur place – représentent un phénomène urbain essentiellement. Et encore, ils ne délogent pas les habitudes anciennes, mais y ajoutent leurs produits.

Ces phénomènes varient évidemment en intensité selon les pays. Déjà en 1967, je tombais sur des Thaïs qui repiquaient le paddy au son du transistor. Même aujourd'hui dans les villages indiens, transistors et radios demeurent relativement peu répandus. Les petites motocyclettes se propagent dans les campagnes d'Asie du Sud-Est, alors qu'elles sont très rares dans le sous-continent indien où la bicyclette domine.

Dans les régions rurales dont la production et les niveaux de vie ont peu augmenté, ou restent stagnants, les changements dans les modes de consommation sont évidemment très limités. Nous retrouvons l'ordre de préférences indiqué plus haut qui joue sur une échelle beaucoup plus réduite.

Deux facteurs s'opposent à une sorte de mimétisme de la société occidentale de consommation. Même dans les zones prospères la hausse des niveaux de vie ne peut sauter toutes les étapes. Les points de départ étaient relativement bas. De plus, ce n'est pas avec un ou deux ha bien irrigués que les paysans moyens vont devenir des nababs, d'autant plus que la croissance démographique reste forte¹⁶.

Secondement, les traditions des grandes civilisations asiatiques ont beau s'éroder, elles ne s'effondrent pas au contact de l'occident. Elles reculent, s'adaptent ou se maintiennent, qu'il s'agisse des pratiques religieuses ou des biens matériels, selon une multitude de combinaisons. En Inde, par exemple, les grands pèlerinages attirent des foules toujours plus énormes. Dans le rayon local, entre les files de chars à boeuf, pétaradent quelques tracteurs, la remorque chargée de femmes, d'enfants et d'hommes.

14. Les trois choses qui tourment, comme on dit en Chine.

15. On ne les trouve guère en dehors des bourgs sur les grandes routes.

16. Rappelons, en passant, que contrairement à l'idée reçue, les plus gros producteurs d'enfants ne sont pas les couples les plus pauvres !

IX – POUR UNE COOPÉRATION INTERNATIONALE PLUS ACTIVE

Comme on l'a vu, dans le domaine agricole la coopération internationale comporte, à son bilan, plusieurs postes positifs. Dans quelle mesure pourrait-elle s'élargir? Le réseau d'instituts de recherches, internationaux et nationaux, mériterait de se renforcer, car il reste beaucoup à faire¹⁷. Si le blé a connu une avance spectaculaire en Asie du sud, le riz progresse plus lentement. Inversement, en Chine, ce sont plutôt les nouveaux blés qui ont rencontré des difficultés. En Inde, au Pakistan, le maïs pourrait donner plus. Très urgente apparaît la progression des oléagineux, pratiquement dans tous les pays du continent: besoin de meilleures variétés, introduction de nouvelles plantes comme le soya qui commence à se remarquer en Inde centrale. Les recherches sur les légumineuses exigent de forts encouragements, d'autant plus que dans ce domaine, on partait de zéro ou presque vers 1965-1970¹⁸.

Constatation surprenante: de l'Iran à la Chine nous ne connaissons pas de pays qui, après trois décennies de développement, a terminé l'étude systématique de son potentiel hydraulique, eau de surface et souterraine. N'y aurait-il pas matière à plus grande coopération?

Les possibilités de coopération accrue au niveau industriel ne manquent pas non plus, en tenant compte de la convergence des intérêts. Typique est à cet égard la production d'engrais azotés. Les grandes unités produisant 500,000 t. d'urée par an¹⁹ livrées à la Chine, à l'Inde et à d'autres pays constituent la solution la plus économique. Or, les besoins en engrais chimiques ne cessent de s'élever et, dans plusieurs pays, la production de gaz et de pétrole peut s'accroître, ici aussi, – et c'est déjà le cas – avec appuis extérieurs.

Reste un secteur, véritable talon d'Achille de plusieurs pays, (Chine, Inde, bientôt le Pakistan et d'autres) le manque d'électricité qui affecte l'industrie urbaine et les zones rurales électrifiées. Cette disette peut sembler curieuse à voir l'énorme expansion de l'électricité, tout spécialement en Chine et en Inde. Or ces pays sont victimes de leur essor rapide²⁰. L'intendance ne suit pas, la gestion des centrales et des réseaux fonctionne mal. Il en découle aujourd'hui deux impératifs: améliorer le fonctionnement des installations en place, pour suivre les hausses de production. Il tombe sous le sens que de vastes champs s'ouvrent à la coopération financière et technique, ce qui est en train de se faire entre la Chine et ses partenaires, ce qui pourrait se réaliser ailleurs, avec le cas échéant, des accords Sud-Nord-Sud. Citons les grosses réserves de gaz naturel encore peu exploitées du Bangladesh. Rien n'empêcherait d'imaginer des formules de coopération entre ce pays, l'Inde et tels gouvernements ou entreprises privées d'Occident ou du Japon.

17. Constatation encore beaucoup plus évidente en Afrique noire.

18. Les progrès rapides de la recherche pour le blé, le riz, parfois le maïs, constituent la pointe d'un iceberg. Les travaux récents bénéficient de nombreuses décennies de travaux en Europe, aux États-Unis, au Japon (riz). Quand on part de zéro les résultats risquent de prendre du temps. Ainsi, en Inde, on commence depuis quelques années seulement à diffuser de nouvelles variétés de légumineuses.

19. Utilisant pétrole ou gaz naturel.

20.	1952	1981	Production en milliards de KwH
Chine	7,2	306*	Chiffre qui semble surévalué
Inde	5,3	111	

Bien d'autres exemples pourraient être avancés. Or, le climat qui prévaut en Europe et aux États-Unis est pour le moins troublant. Trop peu de personnes ont compris l'intérêt que pourraient avoir nos économies à plus et mieux coopérer avec le Tiers Monde, et tout spécialement avec les pays asiatiques dont les bulletins de santé économique ne sont pas si mauvais par rapport aux nôtres, à ceux des Latino-Américains et de bien des États africains ! Faudra-t-il donner raison aux Japonais, (particulièrement actifs en Asie) qui commencent à mettre l'Europe dans la nouvelle catégorie des « pays anciennement développés »²¹ »

21. R. DRIFTE. "Japan and the European Community" *Journal of International Affairs*, Summer 1983.